

Présentation d'ouvrage

Paul Mattei, *Le christianisme antique. I^{er}-V^e siècle*, Paris, Ellipses, coll. "L'Antiquité : une histoire", 2003, 176 pages.

Voici une remarquable synthèse sur le christianisme antique. Remarquable non seulement parce qu'elle réussit le tour de force de faire en 176 pages le point de ce que l'on sait sur les divers aspects de l'apparition et de l'évolution du christianisme entre le premier et le cinquième siècle, mais aussi et surtout, parce qu'elle apprend à poser les bonnes questions, souligne exactement les limites de ce que la recherche croit savoir et de ce sur quoi elle s'interroge.

La perspective de départ me paraît particulièrement juste : retracer l'histoire du christianisme, c'est étudier un long phénomène de confrontation et de convergence dans un parcours allant d'une source juive à la civilisation gréco-latine. L'histoire du christianisme que l'on présente ici est donc toujours une histoire située. En préliminaire, un état des lieux du judaïsme tardif et des paganismes à l'époque impériale permet de comprendre et d'entrevoir là où le christianisme hérite, là où il trouvera des accointances, là où il s'affirme différent, et là où il rencontrera des oppositions.

Le regard d'objectivation de l'historien, le point de départ centré sur un christianisme appréhendé dans tous les domaines concrets de son existence, permet à chacun, quelles que soient ses convictions religieuses, ou son horizon culturel d'origine, d'entrer dans la démarche de cet ouvrage. Mais ne nous y trompons pas, malgré un style clair et allègre, ce livre n'est pas à proprement parler un ouvrage de « simple vulgarisation ». Par la densité des informations et la précision des problématiques, ce texte (utilement complété par un carte, une chronologie mettant en regard les empereurs romains et les principaux personnages chrétiens, un petit vocabulaire des termes théologiques trinitaires ou christologiques et une bibliographie sur laquelle nous reviendrons) s'adresse plutôt à des étudiants en histoire déjà au fait des sources antiques et désireux de se spécialiser (Capes, agrégation) ou à des débutants très motivés par les sciences théologiques qui pourront mieux comprendre toutes les richesses qui se cachent derrière l'apparente simplicité de cette synthèse. Son contenu me paraît constituer actuellement la meilleure introduction, la meilleure synthèse de ce qu'un public cultivé devrait connaître et pouvoir comprendre lorsqu'il aborde les cours d'histoire du christianisme dans une Faculté de Théologie. Je le recommande tout spécialement aux nombreux étudiants de notre enseignement à distance.

A propos des sources justement, la première démarche de P. Mattei est d'en dresser une liste : sources juives ou témoignages païens, sources chrétiennes allant du Nouveau Testament aux écrits des pères de l'Église, sans oublier les écrits hagiographiques ou gnostiques, les premières histoires de l'Église, la documentation juridique ecclésiastique ou civile. Cette présentation systématique des sources est répétée et affinée à plusieurs reprises : au début du chapitre consacré à Jésus, du chapitre relatif à l'époque apostolique, et dans le chapitre 5 de la seconde partie qui traite de la question fort délicate de l'organisation et de l'évolution des communautés de la fin du premier au troisième siècle. Le but n'est pas tant de permettre au lecteur de retourner lui-même aux sources pour faire un travail de première main (l'ouvrage ne contient pas de notes) que de donner épaisseur et consistance historique aux regards portés sur le christianisme et de faire comprendre le pourquoi de l'évolution des récits et des problématiques historiques. Ainsi appréhendée, l'histoire du christianisme n'est pas histoire d'une idéologie, mais histoire d'un fait de société.

Le chapitre consacré à Jésus me paraît particulièrement exemplaire. Il constitue un exposé que ni athées ni croyants honnêtes et soucieux de rigueur ne peuvent prendre en défaut. On trouverait là une base excellente pour l'information de tous ceux qui pourraient être amenés à présenter le christianisme à des élèves du secondaire. Dans un premier temps, P. Mattei définit le genre littéraire des Évangiles «qui ne sont pas des livres d'histoire», souligne la difficulté qu'éprouve la critique historique du XX^e siècle à remonter au-delà des communautés post-pascales ainsi que la nécessaire distinction entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi; puis il expose les principales questions posées par la critique littéraire (celle des synoptiques, des sources, de l'Évangile de Jean...). Dans une seconde partie, il tente «de rassembler ce que l'historien est en mesure d'avancer, sans invraisemblance et sans illusion, sur Jésus», à commencer par les dates et les lieux, le comportement. Il détaille ensuite les questions disputées en ce qui concerne les faits (itinéraires, durée de la vie publique, modalités du procès), les relations de Jésus avec Jean-Baptiste, les esséniens ou les philosophes cyniques, et le contenu de son message. Jésus ne s'est pas dit lui-même «Dieu» et «Seigneur», ni même probablement «Messie». Quels sont les termes qu'il a lui-même employés et que recouvraient-ils? Pensait-il que le Royaume succéderait tout de suite à sa mort ou a-t-il envisagé un temps intermédiaire et posé les jalons d'une organisation pour ce temps? Se situait-il dans une perspective universaliste débordant Israël? Ces questions qui se posent, posent en même temps celles du rôle des chrétiens à l'époque apostolique.

P. Mattei aborde cette période apostolique en cadrant pertinemment les sources et la chronologie. Partant des *Actes*, il présente la communauté de Jérusalem, les hellénistes et les judaïsants, Pierre et Jacques; il poursuit par l'histoire de Paul, en fournissant une chronologie critique, souligne les grands thèmes de son Évangile, situe l'apôtre par rapport à la communauté primitive, au paganisme et au judaïsme de son temps. Puis, comme toujours, il discrimine les points aveugles de l'histoire et recense ce qu'on peut affirmer. Il termine sur le destin croisé des Églises pauliniennes et «judéo-chrétiennes» et dresse un bilan de la situation à la fin du premier siècle où le christianisme se trouve «de plus en plus découplé de sa souche juive et de mieux en mieux perçu dans cette autonomie par le pouvoir romain».

C'est avec la même rigueur et la même finesse que la seconde partie traitera de l'Église dans l'Empire païen, abordant successivement l'expansion chrétienne, la question des persécutions, l'élaboration des divers aspects doctrinaux aux II^e et III^e siècles, l'organisation des communautés et la vie des Églises.

Quand on connaît l'acribie et la profondeur des travaux spécialisés de P. Mattei¹, particulièrement sur la période qui va de Tertullien à Cyprien, on peut admirer l'art et l'ascèse qui l'on conduit à résumer en quelques lignes des débats parfois infinis entre spécialistes.

¹ P. Mattei, ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, est actuellement Professeur de langue et littérature latine à l'Université Lumière-Lyon II. Il a publié, aux *Sources chrétiennes*, l'édition de *De Monogamia* de Tertullien ainsi que celle de *De Virginibus Velandis* (cf. RevSR 77/1, Janvier 2003, p. 114-126). Il termine l'édition de *De Trinitate* de Novatien et celle de *De rebaptismate* du Ps.-Cyprien. Plusieurs de ses articles font date dans la recherche patristique, je pense, entre autres à celui qu'il a consacré à «Novatien, *De Trinitate* 31. Texte et Traduction. Commentaire philologique et doctrinal, dans Acc. Sc Torino – Memorie Sc Mor, 20 (1996), 159-257 et à ceux qui touchent à «L'ecclésiologie de Tertullien» et dont on trouvera un «Bilan provisoire» dans *Anthropos Laïkos*, Fribourg, 2000, p. 162-178 et dans «Regards inactuels sur une Église en mutation. Tertullien et les paradoxes de son ecclésiologie, RevSR 75, 3 (juillet 2001), p. 275-287.

P. Mattei réussit le tour de force de présenter en cinq pages (p. 84-89), l'essentiel des questions qui touchent à la structuration des communautés chrétiennes. Le spécialiste de ce domaine labouré en tous sens depuis une cinquantaine d'années ne peut qu'applaudir à la vision générale de l'histoire. Cependant, j'aurais, pour ma part (mais la critique est facile) nuancé certaines affirmations et uniformisé la présentation du vocabulaire ministériel. S'il fallait certainement rappeler (p. 86) que «des théories modernes, confessionnelles, sont en concurrence» : théories «protestante» et théorie «catholique», l'historien aurait peut-être pu, contrairement à ce qui est affirmé, juger «opportun de trancher». Non pas pour donner raison à l'une ou l'autre des positions sur la naissance d'un mono-épiscopat ou la succession des Apôtres, mais pour montrer que les recherches actuelles sur ces questions devraient conduire les partisans de positions confessionnelles figées à élargir leur champ de vision et penser autrement leurs origines et leurs commencements. La documentation parvenue jusqu'à nous montre, je pense assez clairement, que les structures sociales chrétiennes n'ont pas connu une lente évolution, mais des mutations (entre les années 180 – 260) touchant à la place des femmes, à la «professionnalisation» des ministères et à sa présentation sur le modèle lévitique, et surtout à la «sacerdotalisation» de certains ministres, d'abord de l'évêque, puis des presbytres. De ce point de vue, l'utilisation indifférenciée du terme «prêtre» à la place de «presbytres» permet, certes, au lecteur peut habitué à ces questions de comprendre l'organisation d'ensemble, mais elle ne tient pas assez compte de la spécificité du vocabulaire employé par les sources. Le texte de P. Mattei marque parfois un certain flottement et une certaine hésitation entre l'emploi «pédagogique» du terme «prêtre» et l'emploi «historique» du terme «presbytre» (p. 80, Origène est ordonné «prêtre»; p. 75 Hippolyte est «prêtre» romain... mais Cyprien accède (très justement) au «presbytérat» (p. 79). Mais il ne s'agit là que d'un point de détail.

La dernière partie, consacrée aux IV^e-V^e siècles s'ouvre sur l'incontournable question du pourquoi et des modalités de la «conversion» de Constantin. En conclusion du premier chapitre, l'auteur révèle au travers de la pensée politique d'Eusèbe de Césarée et des prises de position d'Ambroise de Milan, les prémices de deux attitudes qui iront en s'opposant : «césaropapisme» oriental et volonté d'indépendance des évêques latins. C'est en moins de dix pages fort bien construites, avec l'aide de chronologies et de tableaux (et aussi d'un glossaire auquel on pourra se reporter en fin d'ouvrage, p. 160-161) que P. Mattei réussit à nous faire découvrir les grandes lignes et les avatars de la crise arienne.

Dans les pages suivantes (113-128), l'essor du christianisme, le développement de l'institution ecclésiale (nous dirions volontiers des institutions : constitution d'un ordo, apparition d'un cursus, liens entre Églises, puissance économique de l'évêque...) et les bases de la civilisation chrétienne (littérature, monachisme, liturgie, art) sont décrites dans leurs richesses et leurs ambiguïtés. Le chapitre 5, tout entier consacré à Augustin, comprend un nécessaire retour en arrière sur les origines du donatisme, ses justifications théologiques et ses implications politiques, l'exposé des polémiques sur la grâce, racines de luttes qui iront jusqu'à Calvin, Luther et Jansénius... Le large aperçu des querelles christologiques qui secouèrent l'Empire du IV^e au VII^e siècles laisse apparaître, au-delà de nuances et d'enjeux théologiques parfois subtiles, leur conditionnement, à savoir l'opposition des sièges patriarcaux, le rôle majeur du pouvoir, la «sublimation» religieuse de conflits de type national à travers lesquels se sont forgées les chrétientés d'Orient.

Arrivé au terme des cinq siècles qui ont transformé une infime secte juive en religion œcuménique, matrice de civilisation, l'historien autant que le théologien s'interroge : pareille

histoire n'était pas écrite d'avance... « Quelle continuité déceler entre les communautés primitives qui ignorent la dichotomie clercs-laïcs et le caractère sacerdotal de leurs ministres et la puissante institution qui repose sur cette dichotomie et fait de ses évêques des hiérarques régulateurs d'un « sacré » dont on peut se demander s'il est conforme à la « sainteté » du Dieu biblique ? Quel rapport entre la croyance, certes nullement frustrée, des premières générations, et la théologie des conciles, qui enseigne une métaphysique essentialiste, avec acclimatation, il est vrai fortement correctrice, de concepts démarqués de la philosophie ? Quelle cohérence entre l'exigence de sainteté adressée à tous et la « double morale », suite logique, apparemment, du monachisme et qui réserve à quelques-uns la perfection ? » (p. 151). Ainsi le passé retrouvé nous renvoie-t-il sa différence et, du même coup, nous renvoie à nos différences. Il nous permet de prendre nos distances et de jeter un regard neuf sur le présent.

Puisque je recommande fortement cette excellente synthèse historique et théologique à toute personne qui souhaite avoir une vision claire et précise de la période paléochrétienne et d'abord, aux étudiants de l'enseignement à distance de notre Faculté, je me permets d'ajouter trois titres, à l'orientation bibliographique proposée p. 168-172 : pour l'introduction à littérature patristique, le remarquable manuel de E. NORELLI et Cl. MORESCHINI, *Histoire de la littérature chrétienne ancienne grecque et latine*. 1. De Paul à l'ère de Constantin, Genève, Labor et Fides, 2000 ; pour la question des structures ecclésiales dans le Nouveau Testament, le livre de Ch. PERROT, *Après Jésus. Le ministère chez les premiers chrétiens*, Paris, éd. ouvrières, 2000 ; et, pour l'histoire des persécutions, l'ouvrage de P. MARAVALL, *Les persécutions durant les quatre premiers siècles* (Bibliothèque d'Histoire du Christianisme, 30), Paris, 1992.

Alexandre FAIVRE
Université Marc Bloch - Strasbourg II